
Entre agrégation et ségrégation, les gays en région francilienne

Boivin Renaud

« Le droit à la ville se manifeste comme forme supérieure des droits: droit à la liberté, à l'individualisation dans la socialisation, à l'habitat et à l'habiter. Le droit à l'œuvre (à l'activité participante) et le droit à l'appropriation. », Lefebvre [1967].

Traiter de l'intersection entre justice spatiale et sexualité reste une tâche complexe. En France, jusqu'à très récemment, la question du rapport à l'espace des populations gays¹ est restée absente des travaux de géographie culturelle (Blidon, 2008a) et elle intéresse peu la sociologie, dont la production s'est concentrée sur l'évolution des modes de vie et la rupture sanitaire qu'a supposé le sida. Ce silence est probablement à mettre sur le compte de l'hétérosexisme du milieu universitaire et du dérangement que suscite toute reformulation des frontières entre privé/public, homosexuel/hétérosexuel, féminin/masculin. De plus, les travaux se heurtent à des difficultés d'ordre méthodologique : à défaut de données portant sur le lieu de résidence des populations homosexuelles, les recherches partent d'une démarche par les commerces, tout en adoptant l'exemple des enclaves résidentielles gays nord-américaines, pourtant trop peu comparables avec les dits quartiers gays européens, qui se prêtent guère aux marquages communautaires par lesquels on tend souvent à les définir. L'étude des spatialités homosexuelles tend par ailleurs à oublier la dimension sociale de la sexualité, la sociabilité gay dominante étant souvent considérée comme l'unique manière de vivre l'homosexualité. Par là-même, on occulte les tensions et contradictions que l'espace de rencontres gay produit et/ou reproduit. Enfin, l'effet de survisibilité de quartiers centraux tel que le Marais fait oublier la persistance d'autres formes de production spatiale homosexuelle, moins visibles, et à rendre par là même invisibles les situations d'injustices spatiales. Dans ce contexte, j'ai choisi de présenter le sujet en renversant la perspective: plutôt que de penser l'existence de quartiers commerciaux ou résidentiels gays comme l'indice de l'« empowerment » des minorités sexuelles ou le reflet de leur « libération », nous partons de l'hypothèse inverse : le repli des populations gays sur le territoire, dans le cas parisien, serait lié aux exclusions socio-spatiales que celles-ci subissent dans d'autres contextes de leur vie sociale. J'appréhende un tel repli territorial non pas en termes de communautarisme, mais comme l'effet des normes hétérosexuelles qui inscrivent les comportements dans l'espace, l'essor d'un quartier tel que le Marais se rattachant à un processus d'agrégation lié à la recherche de lieux communs de rencontres en même temps que la conséquence de formes de ségrégation des pratiques et d'expressions de soi présentes en dehors du milieu gay.

L'exposition s'organisera en deux temps. Je décrirai d'abord l'évolution du Marais depuis l'installation des premiers bars gays, pour montrer que la spécialisation commerciale et la gentrification ont produit de nouvelles exclusions, accentué les inégalités et réduit le pluralisme. Puis, à partir d'entretiens réalisés auprès d'habitants et d'usagers gays du Marais², on portera notre attention sur les régimes d'engagement qu'ils entretiennent dans leurs expériences – tant intimes que publiques – du système de distribution de places qu'est la cité³. Il s'agit ainsi de montrer que le

¹Le terme *gay* a une histoire: en France, il commence à s'utiliser dans le contexte de renversement positif du stigmata, dans le cadre du travail sémantique du mouvement homosexuel qui cherchait à rompre les dichotomies traditionnelles (passif/actif). Il est lié à une culture homosexuelle de classe moyenne (Pollak, 1982). Nous désignons avec le terme *homosexuel* les hommes ayant des rapports entre eux, sans qu'ils participent nécessairement d'une sociabilité gay.

² Douze entretiens d'une durée moyenne de 188 minutes ont été réalisés. Les répondants, recrutés dans divers lieux de sociabilité gay du Marais, furent interrogés sur leurs trajectoires résidentielle, professionnelle, affective et leur rapport au quartier.

³ Nous reprenons ici la définition d'Abel (1995), que cite Pattaroni (2009, 286) : « La cité c'est la ville comme institution de l'espace et distribution sociale et politique des « places », des emplacements, des rôles. Et il faut bien justifier cette distribution par un principe de répartition de l'espace, qui donne à la fois une règle de communauté de l'espace, et une règle de différenciation acceptée par les sujets. »

rapport au milieu gay et les stratégies d'exposition de l'orientation sexuelle sont plurielles, et dépendent des caractéristiques sociales des acteurs.

Le quartier gay, de l'agrégation à la gentrification

Une définition écologique

La concentration commerciale gay dans le Marais⁴ commence en 1978 avec l'ouverture du bar *Le Village* et s'intensifie au cours des années 80. Elle est le fruit d'une triple transformation. Déplacement social d'une part, lié à une manière de vivre l'homosexualité chaque fois plus en décalage par rapport à la commercialisation de la drague de l'axe gay de la rue Sainte-Anne, durement critiquée par les militants de l'époque : l'installation dans le quartier a ainsi été assimilée au désir de certains d'entre eux d'établir des espaces ouverts à tous et aux yeux de tous (Sibalis, 2004), en marge de ce qui était considéré comme un « ghetto commercial », à la fois trop peu accessible et refermé sur lui-même. Par ailleurs, l'installation dans le Marais des premiers commerçants et militants est aussi liée à un déplacement politique ou symbolique. Elle participe d'abord d'une vision plus marginale et populaire de l'homosexualité, et concrétise ensuite le tournant pragmatique du mouvement gay. En effet, dans les années 80, la vision révolutionnaire fait place à une action militante centrée sur le développement d'une culture gay et caractérisée par le rapprochement entre militants et commerçants autour de la question sanitaire, qui se cristallisera lors de la création du Syndicat National des Entreprises Gaies (SNEG), en 1990⁵.

Mais cette spécialisation commerciale gay est aussi la conséquence de la consolidation progressive de cloisonnements entre les espaces de sociabilité parisiens fréquentés par des hommes ayant des rapports entre eux, en fonction du genre et de la classe sociale⁶. Rappelons avec Chauncey (2003) que la construction de l'identité homosexuelle est concomitante d'une construction spatiale. C'est-à-dire que 1) les espaces de sociabilité et de sexe entre hommes ont existé bien avant le *coming out* collectif des années 70 ; 2) ces espaces se sont spécifiés à mesure que s'inventaient de nouvelles catégories pour définir des formes de sexualité identifiables ; 3) la vision en termes de libération/répression, intimement liée au discours des mouvements associatifs gays, est insuffisante pour saisir l'évolution de ces espaces et leur signification sociologique. Or, à la fin des années 70, le succès croissant de la rue Sainte-Anne va engendrer une plus grande différenciation sociale, du fait des tarifs prohibitifs, et on interdit l'entrée aux femmes. Le mélange et l'ambiguïté, qui faisaient le piment de la drague homosexuelle dans les premiers espaces, ont disparu. L'homosexualité traverse alors un profond processus de redéfinition, qu'illustre l'utilisation croissante du terme revendicatif « gay ». Puis, le sida transforme le jeu des acteurs, leurs enjeux, les pratiques, ainsi que les représentations de l'homosexualité.

Le Marais tel que nous le connaissons aujourd'hui est l'aboutissement de ces changements générationnels, et sa genèse comme *quartier gay* est étroitement liée à la consolidation d'un discours unifié au travers de produits culturels et médias spécialisés pour un public gay. L'apparition de l'expression « *quartier gay* » dans les années 90, qui s'oppose au terme de « *ghetto* » utilisé auparavant par les groupes homosexuels radicaux, est plus le résultat d'une production sociale – dans le sens d'appropriation discursive – que le produit de la simple concentration géographique de

⁴ Le Marais se situe sur une partie des 3^e et 4^e arrondissements, en plein cœur Paris.

⁵ Je ne peux que résumer la complexité de la transition du discours homosexuel entre 1970 et 1985. Notons que le groupe homophile Arcadie (1953-1982) projette une image discrète et respectable de l'homosexuel (rejet de l'efféminement, des folles, de l'exposition publique) et passe par une première crise interne au début des années 70 (création du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire). Sa conception se trouve chaque fois plus dépassée par les nouvelles mœurs (Jackson, 2006). L'action du Groupe de Libération Révolutionnaire (créé lors de la dissolution du FHAR, en 1974) puis du Comité d'urgence anti-répression homosexuelle (CUARH, 1979-1987) se fait plus communautaire pendant la dépolitisation du début des années 80 (Marchant, 2005).

⁶ Voir à ce sujet, les descriptions citées par Martel (2001, 118-136)

commerces gays. Son usage est déterminé par des changements qui sont intervenus dans les manières de vivre et de se représenter l'homosexualité, sur lesquels nous reviendrons.

Il faut donc faire une lecture écologique du *quartier gay*, en allant au-delà du simple rapport de visibilité, puisque tout indique qu'en devenant un symbole du succès et de la libération gays, celui-ci s'est aussi constitué comme un lieu de reconnaissance pour une partie des populations homosexuelles, une sorte de *région morale*, dans le sens de Park (1929). Proth (2002, 127) signalait à juste titre que « l'inscription dans l'espace et la fixation d'une minorité dans un quartier relèvent en quelque sorte d'une installation dans une ségrégation délibérément choisie et consentie tout en renvoyant, de façon concomitante, à la revendication d'un droit à une reconnaissance (...) chaque homosexuel habitant, mais aussi fréquentant le quartier du Marais, substitue aux manières d'être communément admises dans la grande ville de nouvelles formes de sociabilité ». C'est ainsi qu'on peut saisir la relation dialectique entre agrégation et ségrégation dans les quartiers tels que le Marais ou Chueca : plutôt que d'appréhender les *quartiers gays* comme des « espaces de résistances » (Leroy, 2005), nous les comprendrons comme des *espaces de reconnaissance*⁷.

La gentrification: l'homosexualité réhabilitée

Diverses études ont pu établir la contribution de la présence gay, tant résidentielle que commerciale, dans les processus de gentrification de quartiers centraux populaires (Castells, 1983; Knopp, 1990; Bouthillette, 1994). Dans le cas du Marais, la gentrification est attestée par l'installation de catégories socioprofessionnelles supérieures et le départ des ouvriers et d'une partie des employés, dès les années 80 (Carpenter, Lees, 1995). Les populations gays auraient été attirées par sa centralité et les bas prix des vieux logements et auraient largement participé à la réhabilitation privée du Marais. Djirikian (2004) montre ainsi que dans les studios, les familles d'ouvriers ont été remplacées par des étudiants et des ménages d'hommes seuls, de classes moyennes et supérieures. C'est dans ce parc de logements que des hommes gays se seraient installés.

Giraud (2009) constate par ailleurs des convergences entre le renouvellement de la population locale et l'évolution commerciale du Marais gay, c'est-à-dire entre gentrification résidentielle et *gentrification de consommation* (Beaugard, 2003). Au cours des dernières décennies, l'installation des établissements gays dans le Marais s'est faite sélective : les boutiques et services gays spécialisés s'y sont développés, alors qu'ils perdent du poids sur le reste du territoire parisien. Au contraire, les établissements à forte connotation sexuelle (backroom, saunas), sous-représentés dans le quartier, se trouvent plus dispersés. Les anciens bars gays tendent ainsi à laisser place à des boutiques de mode et salons de coiffure, et les bars plus populaires, économiquement accessibles, se font plus rares. Enfin, Leroy (2005) souligne l'augmentation des baux commerciaux et le fait que les commerces gays, qui ont consolidé l'attractivité du Marais et participé à sa valorisation immobilière, sont aujourd'hui victimes de leur propre succès. L'accès des populations gays aux lieux de sociabilité devient ainsi plus dépendant des ressources économiques.

La normalisation gay du Marais

Mais cette gentrification commerciale est aussi le fruit de profonds changements survenus dans la manière même de vivre, de se concevoir et de s'afficher en tant qu'homosexuels. Certains auteurs ont évoqué la fonction de survisibilité des *quartiers gays* centraux européens en rapport à l'invisibilité d'autres pratiques, moins admises, qui prennent place dans des lieux plus périphériques

⁷ J'entends ici la reconnaissance dans autrui (identification) et par autrui (acceptation et respect). Honneth (2000) indique que tous nos rapports sociaux sont traversés par une recherche de reconnaissance ; son déni et le mépris social étant donc au cœur de l'expérience de l'injustice. Enfin, Nancy Fraser (2005) insiste sur le fait que les luttes pour la reconnaissance de la différence culturelle se sont substituées à celles des intérêts de classes et redistribution.

(Grésillon, 2000 ; Redoutey, 2002). Dans notre travail sur Chueca (Boivin, 2010), nous constatons que la gentrification permet de réhabiliter l'homosexuel dans les représentations, en renforçant des dynamiques qui ont trait à la *normalisation*⁸. Des styles de vie très visibles, considérés plus acceptables, se cristallisent dans le *quartier gay*, qui contribue à reproduire de telles images exemplaires par le biais d'institutions spécifiquement gays. Celles-ci alimentent une représentation masculine, virile, à la fois aisée et entrepreneuriale, de l'homosexuel : le gay en smoking et cravate de *Têtu*. Cette normalisation semble s'être produite au cours des années 80, en réponse à la stigmatisation du sida, dans une période de déssexualisation de l'homosexualité, comme le perçoivent certains enquêtés :

« Le sida évidemment il a un peu coupé court (...). Peut-être que, en dessous, en filigrane, en transparence, il y avait aussi la volonté de la population d'apparaître plus clean que clean et donc, voilà, plus normalisée. Je pense que c'est une volonté de la communauté homosexuelle, mais aussi une volonté politique extérieure et probablement, très probablement, une nécessité. »

(Pierre, 46 ans, cadre de la fonction publique).

L'adaptation des modes de vie homosexuels par le couple et le *safer sex* entraîne à son tour une stéréotypisation de la conjugalité gay⁹, qui s'oppose au mode de vie du célibataire qui fréquente les backrooms (Broqua; De Busscher, 2003), plus centré sur certaines formes de drague, dont « le caractère égalitaire et grégaire (...) met à l'écart du monde ordinaire des hiérarchies et conventions sociales avec leurs contraintes de respectabilité » (Pollak; Schiltz, 1987, 88). Dans les années 90, les gays commencent à articuler leur sociabilité à partir du couple et le multipartenariat perd du poids : « la quête d'un bonheur dans la sphère privée combine aujourd'hui le désir de couple stabilisé autour d'un projet de vie avec un nouveau type de participation à la drague qui (...) la conçoit sous un mode plus récréatif qu'identitaire. » (Adam, 1999, 62).

Or, la normalisation est concomitante d'une réduction du pluralisme : elle s'accompagne d'une transphobie croissante, d'un rejet de la « folle » et de tout ce qui peut délégitimer l'homosexuel. Les expressions non conventionnelles de la sexualité disparaissent et les dichotomies traditionnelles passif/actif ou féminin/masculin réapparaissent tant dans les discours que dans les pratiques. L'uniformisation va de pair avec une différenciation croissante :

« Quand ça s'est déplacé il y a eu petit à petit une uniformisation, parce que c'est alors qu'a commencé à y avoir une mode gay, et un racisme aussi. Et autant il y avait tellement peu d'endroits à Opéra que les gens préféraient être tous ensemble (...) il y avait 25% ou un tiers on va dire, de filles (...). Dans le Marais (...) ils étaient vachement plus méchants avec les gros (...), avec les poilus, et donc petit à petit sont apparus le café des poilus (...), il y a parallèlement des endroits de lesbiennes qui se sont ouverts. »

(Jacques, 48 ans, employé).

Par conséquent, on observe un renversement paradoxal : alors que l'installation des premiers bars gays dans le Marais était mue par une volonté de démocratisation, le succès du quartier a fini par engendrer de nouvelles exclusions, basées sur l'apparence, l'âge, le genre, voire, de plus en plus, les ressources socio-économiques. Le Marais est devenu un espace masculin, excluant, invisibilisant et discriminant les catégories considérées marginales, en particulier transsexuels et homosexuels efféminés. Il rassemble, représente et met en scène les homosexuels qui se reconnaissent dans une organisation socio-spatiale gay spécifique ; c'est-à-dire, caricaturalement, dans une homosexualité plutôt mondaine et respectable, en opposition avec l'*homosexualité noire*¹⁰ à la fois populaire,

⁸ Elle prend le double sens de banalisation en rapport à la majorité hétérosexuelle et de normativité gay, en référence à une série de conduites, styles de vie et modes.

⁹ La normalisation et le couple vont de pair : « Le couple homosexuel constitue aujourd'hui un facteur d'intégration sociale lorsqu'il est perçu par l'entourage comme « conforme » au modèle du couple hétérosexuel. » explique en effet Adam (1999, 60).

¹⁰ Celle-ci se réfère à des pratiques de drague liées à l'anonymat des espaces publics, le sexe inter-racial/classe, et des imaginaires du sordide et de la transgression (Cf. Marchant, 2005). L'expression a été utilisée par Hocquenghem, militant

ambiguë et excessive. L'agrégation est en même temps une ségrégation volontaire. Comme le rappelaient Pollak et Schiltz (1987, 81) : « La conquête des libertés sexuelles s'est faite grâce au renforcement d'une sociabilité spécifique et, indirectement, d'une ségrégation qu'indique le terme de « ghetto » qui en désigne les manifestations les plus visibles » et « ne représente qu'une minorité de tous les homosexuels », une telle transformation étant « décalée dans le temps quand on passe d'une classe sociale à l'autre », touchant surtout les classes moyennes.

Socialisation gay et ségrégations

Jusqu'ici nous nous sommes concentrés sur l'évolution de l'espace de sociabilité gay, en observant que celui-ci est le produit d'une manière spécifique, dominante, de vivre l'homosexualité, le lieu d'expression d'une émancipation différentielle. Il nous faut maintenant changer d'échelle, et essayer de comprendre la ségrégation à partir des stratégies individuelles d'exposition de l'orientation sexuelle, qui guident aussi le rapport à l'espace métropolitain et au *quartier gay* des populations homosexuelles. Nous empruntons à Préteceille (2006) sa définition opératoire de ségrégation comme l'inégale distribution spatiale des groupes sociaux.

L'espace résidentiel homosexuel

Selon les résultats de la géographie du Pacte Civil de Solidarité (Ruelland, 2005), les gays se concentrent au centre de Paris, dans les 2^e, 3^e, 4^e et 10^e arrondissements¹¹, suivant de près la distribution des établissements commerciaux gays, dont la densité diminue à mesure qu'on s'éloigne du centre. L'espace de sociabilité gay exerce par conséquent une forte attractivité résidentielle pour la population gay francilienne. Il représenterait une « halte dans un itinéraire socio-spatial assez complexe » (Leroy, 2005, 591) ayant pour fonction le *coming out* des plus jeunes (Schiltz, 1998).

Cette double concentration –résidentielle et commerciale– est un indicateur du poids du *quartier gay* dans les stratégies de vie, les choix résidentiels des homosexuels et dans la construction d'un mode de vie gay. Or, les quartiers investis par ces couples gays sont aussi traversés par des processus de gentrification. Il existerait donc une double ségrégation volontaire, en fonction des dispositions sociale et sexuelle. L'accès à ce mode d'habiter est donc restreint à une minorité de jeunes indépendants et aux couples gays plus âgés. La distance géographique pourrait notamment renforcer l'isolement social pour les jeunes homosexuels de banlieue, les plus défavorisés et les plus éloignés du centre gay de la métropole, qui « reste(raient) (...) contraints de se « cacher », de se conformer au respect des règles dominantes, et ceci d'autant plus qu'ils habitent souvent avec leur famille, qui ignore ou feint d'ignorer leurs désirs homosexuels. » (Pollak, Schiltz, 1987, 80). Par conséquent, à la logique de micro-ségrégation que suppose le placard gay –à la nécessité de se cacher et de dissimuler– se superposerait une logique sociale, du fait de la double inaccessibilité, économique et géographique, à l'espace de reconnaissance qu'est le *quartier gay*. La ségrégation des pratiques affectives homosexuelles serait ainsi en étroite rapport avec la ségrégation résidentielle et commerciale gay.

Les déterminants socio-économiques du placard

Cependant, dans un article récent où elle commente les résultats d'un sondage effectué auprès des lecteurs de *têtu.com*, Blidon (2008b) met en évidence le fait que, contrairement à l'idée reçue, la

du FHAR, dans les années 70, en rapport à « l'errance dans la drague qui faisait de l'homosexuel un court-circuit vagabond entre classes sociales. » (cité par Marchant, 2005, 95)

¹¹ L'analyse des données des inscrits d'un site de rencontres (travail en cours de rédaction), confirment ces résultats : aux arrondissements cités s'ajouteraient le 1^{er}, où vivent les plus jeunes actifs.

taille des villes n'influe pas systématiquement sur les pratiques affectives en public des populations homosexuelles : s'embrasser, se tenir par la main, sont des actes qui dépendraient plus de la distance à l'espace d'interconnaissance que du lieu de résidence. Ces résultats indiquent que le fait d'afficher son orientation sexuelle est déterminé par des facteurs d'ordre social plus que géographique. Partant de ce constat, nous adoptons ici la thèse de Marcuse (2009) selon laquelle « l'injustice spatiale est à la fois résultante et cause de l'injustice sociale », en considérant que les injustices faites aux homosexuels n'ont pas la même portée pour tous, et qu'elles sont aussi fonction des caractéristiques socio-économiques et des compétences individuelles, qui à leur tour engendrent des effets sur leur *motilité*¹², certains se voyant restreindre l'accès au *quartier gay*. Ainsi, le *coming out*, qui peut s'interpréter comme un double processus d'intégration au milieu gay et d'affirmation vers l'extérieur, suppose une identification avec un style de vie plus communautaire. Les différents degrés de *coming out* ou d'affichage public de l'homosexualité dépendent notamment de la position dans le cycle de vie, de l'existence du couple et de la stabilité de celui-ci (Blidon, 2008b) ainsi que du niveau d'études, de la catégorie socio-professionnelle, de l'origine sociale des individus et le rapport au milieu gay est lié au niveau d'acceptation dans le milieu professionnel ou familial. Pollak et Schiltz (1987, 80) avaient ainsi repéré trois grands groupes d'homosexuels, qui se distinguaient selon les catégories professionnelles, par leur niveau de participation à la socialisation gay et la possibilité ou non d'affirmer leur orientation sexuelle en dehors du « *ghetto* ». Ils considéraient que « l'acceptation sociale et les chances de pouvoir assumer une disposition homosexuelle augmentent plus encore avec le capital culturel que le capital économique. » Dans les classes intermédiaires, définies par leur capital scolaire, l'homosexualité serait donc relativement mieux acceptée et plus affirmée. Enfin, le lien d'attachement avec le milieu gay serait plus fort chez ceux qui sont d'origine modeste et de province, qui ont souvent vécu le rejet dans leur milieu, la stigmatisation sociale renforçant alors les formes communautaristes de repli (Adam, 1999). Or, nos observations suggèrent que la distance entre ces formes de sociabilité homosexuelle, entre l'idéal de vie en couple et l'idéal du ghetto gay, est aussi conséquence d'un processus de distinction sociale, qui se manifeste sur le territoire par une division entre un mode de vie normalisé (accepté parce que jugé respectable) dans les quartiers gentrifiés et centraux, et des styles plus périphériques en dehors.

Les régimes d'engagement dans le Marais

Les rapports des individus au milieu et à l'espace gays semblent donc se diversifier et se complexifier. Pour comprendre les différentes modalités par lesquelles les populations gays s'inscrivent dans le quartier du Marais, nous avons mobilisé deux types de notions. Un premier ensemble, basé sur diverses recherches réalisées en sociologie urbaine dans les années 80, replace l'identité sociale dans sa double construction entre champ résidentiel et vie professionnelle en identifiant différents *modes de compensation* par l'inscription territoriale (Collet, 2008). En les élargissant à tous les modes d'habiter, nous utilisons ces catégories analytiques pour comprendre les différents *régimes d'engagement* qu'entretiennent les populations homosexuelles avec leur environnement et le quartier-référent symbolique du Marais. La notion de *régime d'engagement* (ou *action qui convient*) permet de se défaire des catégories sociologiques rigides conçues *a priori*, afin d'appréhender l'agir dans sa diversité sociale et sa flexibilité individuelle¹³ : « Le pluralisme ne peut

¹² Cette notion de Vincent Kaufmann (2007, 179) intègre les différentes mobilités (spatiale, sociale, professionnelle, résidentielle, quotidienne et migrations). La motilité est définie comme la « capacité d'un acteur à être mobile, spatialement ou virtuellement. » et dépend du contexte, de l'accessibilité, des compétences de l'acteur mobile et de l'appropriation.

¹³ Thévenot analyse comment s'opèrent les ajustements que l'individu est amené à exécuter pour coordonner son action. Il cherche ainsi à dépasser la sociologie de la distinction de Bourdieu. Sa sociologie pragmatique se prête à l'étude de la justice spatiale puisqu'elle inclut le geste particulier dans la mise en commun ou *coordination*, notion qui insiste sur la

être rapporté à une division spatiale des lieux publics et privés, ou à une différenciation d'identités conçues comme des costumes que l'on emprunterait à loisir. En circulant d'un rapport à l'autre, les conséquentes sont plus pesantes que celles qui résultent d'un changement de casquette. Il faut sans cesse passer du proche au public selon une géométrie variable. » (Thévenot, 2006, 54). Ma démarche tente de restituer le sens du rapport au monde et d'appréhender à un niveau plus fin comment les gays (s') investissent (dans) la *cité* . Je me concentre ici sur le vécu des plus jeunes, afin de focaliser notre attention sur les autres facteurs pouvant donner lieu à différents modes de vivre, d'exprimer et d'afficher son homosexualité.

Le Marais : un désir d'ascension sociale

« Je devais me démerder pour trouver une solution (...), je me suis arrêté dans un bar qui s'appelait l'Amnésia que j'ai tout de suite aimé, énormément (...). J'ai rencontré des journalistes, j'ai rencontré un chanteur qui voulait m'emmener (...), des avocats (...), des personnes bien placées et formidables, et qui m'ont aimé, et que j'ai aimées aussi d'ailleurs, c'était réciproque. Donc c'était comme un signe. Pour m'en sortir, je devais rester dans le Marais. Toute ma vie a été ponctuée par des signes (...). Et j'ai pris ça pour un signe, alors du coup j'ai prospecté pour trouver un travail que dans le Marais. »

Arrivé à Paris avec quelques centaines d'euros, Alex décroche un poste de serveur dans le 1er et se loge chez un ami rencontré dans le Marais. Après quelques mois, il repartira finalement chez ses parents, pour revenir deux ans plus tard, muni d'un diplôme lui permettant ne pas avoir à être serveur.

Chez Alex –âgé de 23 ans, originaire d'une ville de province et agent commercial résidant en proche banlieue–, l'émancipation sexuelle est étroitement liée à un désir d'ascension sociale : il accumule les relations platoniques avec des hommes plus mûrs que lui et ayant une excellente situation économique, grâce auxquels il accède à un style de vie gay :

« L'ambiance, les rencontres, le côté personnes intéressantes (...) il se trouve que les personnes intéressantes ont généralement un bon poste (...). On fait un jeu de séduction: ils m'invitent, on va dans de très bons restaurants, on boit tout le temps, ils aiment le vin, on va dans les bars (...), ça m'amuse, on s'amuse ensemble. Parce que pour eux, le but c'est de réussir à me saouler suffisamment pour coucher avec moi. Donc on dort, on s'embrasse et au bout de deux semaines généralement (...) je pars et que je trouve quelqu'un d'autre. [Je suis pas] pas gigolo, à aucun moment je demande de l'argent. »

Alex ne se déclare pas ouvertement bisexuel auprès de ses proches ni de ses collègues de travail. Sa stratégie se fonde sur le maintien des apparences :

« J'ai jamais eu aucun problème parce que je suis un gars passe-partout et même si je m'habille serré, c'est pas pour autant que tu peux pas te comporter comme un mec (...). Les gens quand ils me voient, ils voient quelqu'un d'ouvert, de respectable, et ça te permet d'avoir une image euh... une ouverture de toutes les portes ! »

Chez lui, le respect des normes et des frontières qui séparent les milieux gay et hétérosexuel; l'impossibilité d'afficher son homosexualité en dehors du Marais, sont totalement intériorisés :

« C'est même pas en termes de honte, c'est en termes d'éducation, c'est une affaire de respect, c'est exactement comme quand t'es invité chez quelqu'un (...). C'est à toi de respecter le lieu où tu es et de t'intégrer. Moi je considère que quand tu es dans un milieu hétéro il faut que tu te comportes comme... même si tu ne l'es pas : deux hommes se tiennent pas la main, et bien tu respectes ça (...) »

Se cacher, c'est donc se rendre à la fois digne de respect d'autrui et paraître masculin.

saisie de l'environnement par l'acteur, et qui concerne directement son rapport à lui-même : « Le rapport à l'environnement est déterminant pour appréhender une conduite, pour guider la sienne propre à partir d'une certaine saisie d'éléments pertinents de la situation, et pour s'assurer celle d'autrui. » (Thévenot, 2006, 13).

Un chez soi en public¹⁴ : le mode familial

Fabien, de 27 ans, né dans un village touristique de province, est arrivé à Paris à l'âge de 17 ans. Il quitte très tôt le domicile familial et commence à travailler jeune pour finir ses études secondaires. Ces parents étaient employés dans un club de football. Un milieu familial traditionnel avec lequel il rompt pendant plusieurs années, cachant systématiquement son homosexualité, inavouable :

« J'étais entouré de machos playboy, donc fallait montrer que t'étais un homme tu vois, fallait pas que euh... puis au bout d'un moment bah je me suis affirmé. »

Il part à Paris sur un « *coup de tête* » et trouve refuge au *Tropic Café*. Très vite, il fait connaissance avec les serveurs et les habitués qui le prennent en charge et l'aident à trouver un emploi de serveur dans un restaurant gay, puis un appartement en face de son lieu de travail. Il intègre la vie locale et apprécie l'unité spatiale :

« En plus t'es dans le Marais, tu travailles dans le milieu gay, tu rencontres pas mal de gens, t'es amené à sortir régulièrement, enfin voilà, puis après (...) tu te fais énormément de connaissances on va dire. Parce que pour être amis, il faut avoir passé un temps ». Il fait ainsi l'apprentissage du milieu gay de la nuit, celui des « déboires et des débauches. »

Aujourd'hui, ses relations amicales et sorties se concentrent dans le milieu gay, et son petit ami est serveur dans le Marais. Il fréquente plutôt les bars gays anciens et populaires du quartier ainsi que les backrooms et saunas, repères qui progressivement disparaissent. Avec un brin de nostalgie, Fabien nous explique que le Marais a changé : les jeunes ont envahi le quartier et les « hétérosexuels viennent foutre la merde ». Il vit ces changements comme un déni de reconnaissance :

« Ce qui me fais rire c'est les réflexions que tu peux entendre des petits nouveaux patrons de bar (...). Puis alors là tu leur tapes sur l'épaule en disant «tu sais pas à qui tu parles». Je prends référence [à un nouveau bar gay du Marais] qu'a ouvert, j'allais retrouver des potes et il y a un patron de bar qui me regarde en me disant «Mais t'es qui toi?» (...). De toutes façons t'as juste à te taire et t'es chez moi, c'est mon bar ». J'fais : «Mais j'viens pas pour ton bar, je viens pas pour toi, je viens là pour voir les personnes que je connais. »

Au travers de ce conflit personnel, on entrevoit deux modes d'appropriation différents, voire concurrents. Ceux-ci renvoient à des principes divergents : Fabien questionne d'abord l'inégalité sociale sous-jacente (« le patron, enfin, le patron, le directeur, puisque ce jeune-homme de 24 ans n'est seulement que le directeur. »), en invoquant une culture homosexuelle socialement moins différenciée, plus solidaire : « Tout le monde est sur le même pied, tu vas pas dénigrer. » Puis, il met en avant non plus son capital social (les amis), mais son capital économique et ne se positionne plus comme un membre d'une même minorité homosexuelle, mais en client anonyme, changeant de régime : « Mon argent j'irai le dépenser ailleurs. » Fabien se sent menacé par le rapide succès du gérant et adopte le langage de la distinction du nouveau venu. C'est le rapport au temps vécu dans le quartier qui fait sens dans sa relation au milieu gay. Il se sent à l'aise dans le Marais du fait d'une relation familière qui le construit et qu'il a construit. Ici, l'inter-connaissance, la sociabilité gay, lui permettent de trouver une certaine reconnaissance sociale, en s'affirmant en tant qu'homosexuel. Le Marais, c'est chez lui. Il s'y reflète, s'y retrouve, c'est un tout indivisible. Y résider est une priorité :

« On continue de chercher un appart' pour vivre ensemble avec D. On voudrait s'installer dans le Marais mais c'est devenu impossible : trop cher! Mais ça fait dix ans que je vis dans le quartier, c'est vraiment là où je me sens bien. Ça paraît pas, comme ça, mais c'est super important ça. Tu marches, tu vas faire tes courses, tu va prendre un verre, et là on te dit « Bonjour Fabien, tu vas bien ? » A la fin tout le monde finit par te connaître (...). Ah non, moi, je sors pas du Marais ! »

¹⁴ J'emprunte l'expression à Brawley (2009). L'idée du *régime d'engagement familial* de Thévenot est ici très présente.

Le Marais, c'est les autres : le mode détaché

Nicolas vit en Île-de-France depuis cinq ans et réside en proche banlieue. À 31 ans, il est responsable d'un bar à vin. Il a quitté, à l'âge de 18 ans, ses parents et une commune rurale du sud de la France. Il vient d'une famille modeste et ses parents ont « *accepté* » tardivement son homosexualité. Il n'a pas fait d'études et a appris son métier de cuisinier « sur le tas », au fil d'expériences diverses. Souvent saisonnier, notamment à l'étranger, il aime voyager.

« Je suis venu à Paris parce que j'avais envie d'essayer depuis pas mal de temps (...) à un moment j'me suis dit que peut-être je peux mettre en place une autre manière de vivre que celle de mes parents, essayer d'avoir une vie peut-être plus bourgeoise entre guillemets (...). Je me suis dit à Paris ça peut le faire, je peux bien gagner ma vie. J'avais pas mal d'ambitions. », confie t-il. Il mène une vie beaucoup plus instable que celle qu'il s'était imaginée, entre « *squats* » chez les amants, multiples déménagements, emplois sous-payés, et longues périodes de chômage. Nicolas explique qu'il aurait « bien apprécié voyager régulièrement, avoir un boulot qui (lui) permette de voyager régulièrement comme dans l'humanitaire, un truc comme-ça. », mais il pense avoir beaucoup appris dans la restauration; se plaît dans ce métier et projette d'ouvrir un bar. Dans ses relations professionnelles, il préfère ne pas parler de sa sexualité mais « Au bout d'un moment ça se sait, c'est progressif, mais j'aime pas qu'on m'enferme dans des catégories. Je préfère qu'on me juge pour ce que je fais. »

C'est souvent au travers de ses relations sentimentales qu'il trouve appartements et emplois, notamment dans un restaurant dans le Marais. Pourtant, quand Nicolas parle du quartier, c'est sur le ton du détachement. Il ne s'y est jamais reconnu et il n'y va que pour « *pécho des mecs* », un terme emprunté au lexique de la drogue par lequel on devine que l'espace-temps de ses traversées du quartier est fonctionnel, lié au désir, à la rencontre fortuite et sans avenir, au manque, au sexe. Il préfère sortir seul, pour danser, et rencontre ses partenaires en discothèque. Il avoue ne pas trop savoir comment s'y prendre pour draguer dans d'autres circonstances. Ses amis, même homosexuels, il les a connus « *hors milieu* » et il s'amuse plus facilement dans des lieux mixtes. Même s'il a travaillé dans le quartier, il ne le décrit que la nuit, jamais le jour, et se le représente systématiquement comme un « *ghetto* ». Le Marais, pour lui, c'est toujours les autres, leurs regards, l'absence de communication :

« J'trouve pas ça finalement aussi joyeux. Il y a toujours une espèce de chape de plomb (...) et puis un peu genre starlette : « Ouais je veux absolument rencontrer quelqu'un, mais je fais genre je veux pas rencontrer quelqu'un ! » (...). Moi, ça me dépasse ! »

Un territoire circulatoire : le mode distancié

Pour d'autres, le Marais est un quartier de passage, un territoire circulatoire (Tarrus, 2007). Ainsi Adrien, de nationalité luxembourgeoise, architecte de 31 ans, propriétaire d'un appartement dans le Marais, fils d'agriculteurs. En couple, il travaille régulièrement en France et aime s'encanailler dans le Marais. Nous le rencontrons un soir de semaine dans un bar, où il se trouve accompagné de deux jeunes de province qu'il vient de connaître, alors qu'il montre sans gêne un piercing, placé au niveau du sexe, au serveur. Il nous invite chez lui, où il déploie tous ses moyens pour prouver sa capacité à bien recevoir, et finalement nous propose de faire une « partouse ». Il apprécie le Marais pour « la fête et le cul »; vante, toujours en sujet *actif* (« je l'ai baisé »), ses nombreuses conquêtes; et fait le calcul des derniers orgasmes accumulés.

Son choix d'habiter dans le Marais « n'a rien à voir avec le fait d'être gay ! J'en ai rien à foutre de toutes ces p...! Moi, si je suis ici, c'est parce que c'est le seul endroit où on a bien voulu me vendre un appartement. Parce qu'à Paris, on vend pas facilement aux étrangers, du fait qu'ils ont besoin de garanties. », explique t-il. Adrien évoque, dans son choix, la bonne réputation du Marais, ses galeries, et le fait que ce soit un quartier cher, avec une tradition plus ancienne dans la vente aux étrangers que d'autres quartiers de Paris. Son achat est avant tout un placement, un moyen de mettre en valeur son capital économique.

Selon Adrien « pour vivre heureux les gays doivent vivre cachés. Je trouve ça sans intérêt, s'enfermer dans des ghettos ! » Pour lui, les homosexuels ne rencontrent plus les discriminations du passé. Le Marais serait avant tout l'expression de ce qu'il appelle « *gaytude* », le territoire de ceux qui vivent par ailleurs souvent mal leur homosexualité. Il fustige plus encore les « *tapettes populasses du 11^e* » et s'indigne :

« Il faut s'assumer! Moi, je suis toujours comme je suis : dans mes relations professionnelles, ma famille, mes amis, j'ai aucun problème pour m'exprimer. Dans la vie, les gens savent que je suis homo. Tu m'apprécies comme je suis et sinon tant pis. »

Le rapport d'Adrien au Marais est instrumental : alors que l'un des jeunes hommes commente la convivialité et les bas prix d'un bar du quartier, il réplique « c'est pas ça, mais moi je paye donc je veux qu'on me reçoive bien. » Sa position sociale lui permet d'évacuer toute détermination économique : « Non, mais moi, les moyens, je les trouve. Bien sûr, c'est vrai que j'ai eu une famille qui avait les moyens et donc aujourd'hui j'ai aussi les moyens, parce que j'ai un bon job, mais on peut toujours se les donner, les moyens. », tout en lui permettant de dominer dans ses rapports avec ses partenaires sexuels. Chez Adrien, on ne trouve aucune identification avec le milieu gay. Son « *aisance indifférente* » illustre une manière de vivre l'homosexualité, entre mépris et distanciation, que Pollak et Schiltz (1987, 85) avaient déjà repéré chez les cadres et professions intellectuelles supérieures, issus de milieux aisés et tolérants qui, « promus au statut de référence pour les autres, se distinguent par une commune vision optimiste de la condition homosexuelle qu'ils perçoivent moins comme source de discriminations et de marginalité que comme un atout favorisant une vie plus libre. »

La distribution sociale du droit à la reconnaissance

Lefebvre avait identifié le droit à la ville au droit à la différence et à l'appropriation. Dans ce sens, le droit à la ville dépend notamment des possibilités d'accès de chacun à l'espace, virtuel ou matériel, de reconnaissance, elles-mêmes liées aux positions sociales des individus. On a pu voir à travers ces portraits que la reconnaissance n'est pas distribuée de manière homogène chez tous les homosexuels fréquentant ou habitant le Marais et l'injustice que suppose l'hétérosexisme de l'espace public n'est pas vécue de façon similaire. Le capital mobilisé dans l'appréhension du milieu gay différencie le rapport à l'espace du quartier. On passe ainsi d'une relation familière à un mode plus détaché, voire même complètement distancié. Alors qu'Adrien met en avant son capital économique et ne recherche dans le Marais qu'un moyen d'affirmer sa position, Fabien compense le rejet vécu dans son milieu familial par ses relations amicales, vécues comme points d'ancrage, et y trouve un certain rétablissement symbolique. La position de Nicolas, intermédiaire, fait passer la vie professionnelle avant le milieu gay : c'est par la première qu'il construit son identité sociale, qu'il projette multiple. Il garde conscience que fréquenter le Marais reste encore la seule manière de retrouver ses pairs, qu'il critique et dont il aimerait pouvoir se détacher. Alex, qui vit sa sexualité dans le secret, adopte la discrétion comme stratégie de mobilité professionnelle et sociale : c'est la respectabilité et le respect des normes qui fondent son monde, et le choix du silence est lié à l'obligation intériorisée d'adopter son comportement en fonction des principes qui ordonnent les espaces qu'il traverse.

Enfin, on observe que le degré d'investissement dans le quartier gay dépend aussi de comment l'enquêté vit son homosexualité dans d'autres contextes : pour Fabien, il y a union sur le territoire entre vie professionnelle et vie résidentielle, et s'il prend ses distances pour s'afficher avec son partenaire, c'est surtout parce qu'il attache beaucoup d'importance à séparer le milieu professionnel et sa relation affective, afin de protéger cette dernière. L'expérience de la discrimination paraît l'avoir orienté vers une projection plus communautaire. Alex vit une double vie, et son attachement au Marais est lié au silence qu'il observe « en dehors ». Il construit son identité en fréquentant des personnes qu'il juge intéressantes du fait de leur position sociale, qu'il envie et à qui il aimerait ressembler. La socialisation gay est une manière de construire son capital social qui permet à la fois

l'identification et la reconnaissance. Pour Nicolas, le détachement se présente comme une fuite face à l'obligation d'aveu. Dans l'entre-deux-mondes, il compose avec plus ou moins d'habileté entre le milieu gay et son milieu professionnel, entre espaces de sociabilité gay et mixtes. Constatons enfin que, paradoxalement, celui qui est le plus ancré matériellement dans le territoire est aussi celui qui s'en distancie le plus, et avec le plus d'agilité, du fait de son appartenance aux élites professionnelles mobiles et flexibles.

Retour sur le ghetto gay

Plutôt que de contester la norme hétérosexuelle et d'affirmer le droit à la ville des populations homosexuelles, le *quartier gay*, à la fois produit et producteur d'une sociabilité gay spécifique, renforce, par le biais de la gentrification et de la normalisation, la ségrégation des pratiques affectives et des expressions de soi pour les catégories populaires et le déplacement d'une culture de la drague plus égalitaire et inter-classe. De même, les hiérarchies à la fois socio-économiques et sexuelles ressurgissent opposant deux cultures homosexuelles, d'une part, et dominant les rapports de sexe d'autre part. L'espace de reconnaissance gay, référence sociale incontournable pour le jeune homosexuel, est traversé de différenciations sociales, qu'il reproduit en ne permettant que les pratiques jugées respectables ; en excluant les catégories les plus discriminées dans leurs milieux, celles qui, précisément, trouvent refuge dans une socialisation communautaire. En projetant une représentation du gay bien dans sa peau, aisé et fier de l'être, le *quartier gay* entérine le statu quo et rend invisibles les conflits d'appropriation spatiale (le Marais) et sociale (l'identité homosexuelle). Les biographies des homosexuels mettent en évidence que, alors que pour certains d'entre eux l'investissement dans le quartier donne lieu à un rétablissement symbolique, une manière de se faire une place, de trouver une reconnaissance sociale qui compense le rejet qu'ils vivent ou ont vécu dans leur milieu familial ou professionnel et la contrainte de dissimuler dans d'autres espaces; pour d'autres, l'expérience spatiale se fait sur un mode distancié et récréatif, où il importe plus de paraître que d'être.

La *possibilité* de mobiliser le milieu gay comme ressource est de plus en plus réduite pour ceux qui ne disposent pas des compétences pour *accéder* à l'espace de sociabilité gay, alors que ceux qui font l'expérience d'une meilleure acceptation dans leur milieu familial et/ou professionnel s'en détachent et y accèdent avec plus de flexibilité. Pour les uns, il s'agit d'un destin nécessaire; pour les autres, c'est une étape, un choix. L'enjeu en termes d'accessibilité et de motilité peut ainsi dédoubler l'expérience injuste du placard : à défaut des ressources nécessaires pour rompre l'isolement, certains sont contraints de se tenir à la place qui leur est accordée. Paradoxalement, l'agrégation favorise, à terme, la ségrégation. En entérinant un état de fait injuste –la contrainte de se cacher–, elle cesse de remettre en cause l'incapacité de la ville à intégrer la diversité.

A propos de l'auteur : Renaud BOIVIN, Lab'Urba, Université Paris Est-Marne-la-Vallée,

Pour citer cet article : Renaud BOIVIN, « Entre agrégation et segregation : les gays en région francilienne » [“Aggregation and segregation: gays in the Paris urban area”, traduction : Claire Hancock], *justice spatiale | spatial justice*, n° 03 mars | march 2011, <http://www.jssj.org>

Bibliographie

ADAM P., «Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ?», *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, Vol.128, n°1, 56-72, 1999.

BEAUREGARD R. A., *Voices of decline. The post-war fate of the cities*, London: Routledge, 2003.

BLIDON M., «Jalons pour une géographie des homosexualités», *L'espace géographique*, Vol.37, n°2, 175-189, 2008a.

BLIDON M., «La casuistique du baiser. L'espace public, un espace hétéronormatif», *EchoGeo*, n°5, 2008b.

BOIVIN R., «Chueca, du ghetto au village. La construction d'un quartier gay dans l'espace des représentations (1960-2008)», *Journées du Pôle Ville*, Marne-La-Vallée: Université Paris-Est, janvier 2010.

- BOUTHILLETTE A.-M.**, The role of gay communities in gentrification: A case study of Cabbagetown, Toronto, in *The Margins of the City: Gay Men's Urban Lives*, Edited by WHITTLE Stephen, 65-83, Aldershot: Ashgate Arena, 1994.
- BRAWLEY L.** «La Pratique de la Justice Spatiale en Crise», *Justice Spatiale*, n°1, 2009
- BROQUA C., DE BUSSCHER P.-O.**, «La crise de la normalisation. Expérience et conditions sociales de l'homosexualité en France», in *Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires*, BROQUA Christophe, LERT France, SOUTEYRAND Yves, Paris: ANRS, 2003.
- CARPENTERS J., LEES L.**, «Gentrification in New York, London and Paris: an international comparison», *International Journal of Urban and Regional Research*, Vol.19, n°2, 286-303, 1995.
- CASTELLS M.**, *The City and the Grassroots*, Londres: E. Arnold, 1983.
- CHAUNCEY G.**, *Gay New York: 1890-1944*, Paris: Fayard, 2003.
- COLLET A.**, «Les 'gentrifieurs' du Bas Montreuil: vie résidentielle et vie professionnelle», *Espaces et Sociétés*, n°132-133,125-141, 2008.
- DJIRIKIAN A.**, *La gentrification du Marais: quarante ans d'évolution de la population et des logements*, Mémoire de Maîtrise de Géographie, Université Paris I, 2004.
- FRASER N.**, *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*, Paris: La Découverte, 2005.
- GIRAUD C.**, «Les commerces gays et le processus de gentrification. L'exemple du quartier du Marais depuis le début des années 80», *Métropoles*, n°5, 2009.
- GRESILLON B.**, «Faces cachées de l'urbain ou éléments d'une nouvelle centralité? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin», *L'Espace géographique*, n°4, 301-313, 2000.
- HONNETH A.**, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris: Cerf, 2000.
- JACKSON J.**, «Arcadie: sens et enjeux de «l'homophilie» en France, 1954-1982», *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n°53-4, 150-174, 2006.
- KAUFMANN V.**, «La motilité, une notion clé pour revisiter l'urbain ?», in *Enjeux de la sociologie urbaine*, BASSAND Michel, KAUFMANN Vincent, JOYE Dominique, 171-188, Lausanne: Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2007.
- KNOPP L.**, «Some theoretical implications of gay involvement in an urban land market. Gender and political geography», *Political geography quarterly*, Vol.9, n°4, 337-352, 1990.
- LEFEBVRE H.**, *Le droit à la ville*, Paris: Anthropos, 2009 [1967].
- LEROY S.**, «Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité», *Annales de Géographie*, n°646, 579-601, 2005.
- MARCHANT A.**, *Le discours militant sur l'homosexualité masculine en France (1952-1982) : de la discrétion à la politisation*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université Paris X-Nanterre, 2005.
- MARCUSE P.**, «La justice spatiale : à la fois résultante et cause de l'injustice sociale», *Justice spatiale*, n°1, 58-67, 2009.
- MARTEL F.**, *La rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, Paris: Seuil, 2001.
- PARK R. E.**, «La Ville laboratoire social», in *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, GRAFMEYER Yves, JOSEPH Isaac, 167-184, Paris: Flammarion, 2004 [1929].
- PATTARONI L.**, «La ville plurielle. Quand les squatters ébranlent l'ordre urbain», in *Enjeux de la sociologie urbaine*, BASSAND Michel, KAUFMANN Vincent, JOYE Dominique, 171-188, Lausanne: Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2007.
- POLLAK M.**, «L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto?», *Communications*, n°35, 37-55, 1982.
- POLLAK M., SCHILTZ M.-A.**, «Identité sociale et gestion d'un risque de santé. Les homosexuels face au sida», *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol.68, n°1, 1987.
- PRETECEILLE E.**, «La ségrégation sociale a-t-elle augmenté? La métropole parisienne entre polarisation et mixité», *Sociétés contemporaines*, n°62, 69-93, 2006
- PROTH B.**, *Lieux de drague. Scènes et coulisses de la sexualité masculine*, Toulouse: Octarès, 2002.
- REDOUTEY E.**, «Géographie de l'homosexualité à Paris», 1984-2000, *Urbanisme*, n°325, 59-63, 2002.
- RUELLAND N.**, «Le pacte civil de solidarité: importante progression en 2005», *Infostat Justice*, n°89, Ministère de la Justice, 2005.
- SCHILTZ M.-A.**, «Un ordinaire insolite: le couple homosexuel», *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, Vol.125, 30-43, 1998.
- SIBALIS M.**, «Urban Space and Homosexuality: The example of the Marais, Paris's Gay Ghetto», *Urban Studies*, Vol. 41, n°9, 1739-1758, 2004.
- THEVENOT L.**, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris: La Découverte, 2006.